L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 17 JUILLET 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI 17 JUILLET 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Contre l'invasion de la fièvre jaune.

On ne saurait assez louer le département du trésor des mesures qu'il prend, en ce moment, sous la direction du chirurgien général de la marine, pour préserver l'Union, surtout les Etats du Golfe et du Sud-Est, de l'invasion de la fièvre jaune. La situation devient grave ; le danger grandit, tous les jours.

A travers les nouvelles controuvées ou falsifiées et, souvent, contradictoires qui nous arrivent de l'île de Cube, il est impossible de distinguer la vérité, de savoir exactement à quel point y sévit la fièvre jaune. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle y existe et que, de l'aveu même des autorités espagnoles, elle fait des ravages parmi les troupes qu'elles y ont expédiées pour combattre l'insurrection.

A tout instant, il s'échappe de la malheureuse île en proie aux horreurs de la guerre civile, des étrangers ou des Cubains qui viennent chercher dans les Etats du Sud-Est, et surtout dans la presqu'île de la Floride, un refuge contre les misères de la guerre civile ou contre les poursuites des troupes d'occupation. Il était donc nécessaire de prendre des précautions extraordinaires pour arrêter au passage les navires, grands et petits, qui voudraient pénétrer dans les nombreux cours d'eau qui sillonnent les côtes de la Floride.

Généralement, à l'époque de l'année où nous sommes, de nombreux bateaux parcourent ces parages, apparemment pour y faire la pêche ; en réalité, pour introduire subrepticement, en contrebande des produits cubains. Cette année, un intérêt nouveau les attire dans ces eaux,—le désir de débarquer sur un terrain neutre, soit de simples particuliers parfaitement inoffensifs, soit certains personnages politiques plus ou moins compromis, qui peuvent apporter sur notre sol le germe de la terrible maladie.

Aussi les administrations du Trésor et de la marine viennent elles, de concert, d'expédier sur toutes ces côtes un assez grand nombre de cotres du revenu, chargé d'y faire la police, de fouiller les lagunes, les baies, les moindres cours d'eau.

Partout où ils découvriront un navire, ils le saisiront, de gré ou de force, et le soumettront à tous les procédés de désinfection et de fumigation en usage. Cette croisière manœuvrera sur toutes les côtes sud-est de l'Union, depuis celles de la Caroline du Nord jusques et y compris celles du sud-ouest de la Floride. Nous souhaitons qu'elle réussisse à nous préserver complètement des attentes du fléau.

PARADOXES ET VÉRITÉS.

Peu de livres font penser, peu de personnes font penser.

L'amour-propre subit avec moins de déplaisir la haine que la pitié. La haine s'adresse aux forts, la pitié aux petits.

Quartier de l'Ecole-Militaire :
—Tu te rappelles le commandant X... ?
—Parbleu !
—Eh bien ! il a épousé sa bonne.
—Eh bien ?
—Eh bien ! maintenant il la trouve mauvaise.

Coureurs de dots trompés et vengés.

La onzième chambre à Paris, vient de rendre son jugement dans une affaire d'escroquerie au mariage.

Mme Autier, la fausse comtesse de Vars a été condamnée à quatre ans de prison ; la masseuse, Mme Crouzet, à treize mois ; Mme Mayer, la pseudo-comtesse de Pixia, à quatre mois ; M. Trubert fils, à six mois ; M. Graton, à six mois.

Par défaut, M. Trubert père a été condamné à cinq ans et Mlles Trupy et Niquet, chacune à trois ans.

Une toute jeune fille, à laquelle l'association faisait jouer le rôle de fiancée malgré elle, Mlle Montagne, a été acquittée.

On ne saurait imaginer rien de plus cocasse que cette entreprise à la tête de laquelle se trouvait la pseudo-comtesse de Vars.

Si Molière était encore de ce monde, quel merveilleux sujet de comédie il en tirerait !

L'agence de Vars était établie 22, rue Saint-Lazare, et avait toutes les apparences d'une honnête industrie.

Miroir à gogos.

L'appartement avait un air d'austérité bien fait pour donner confiance aux incorrigibles gogos que l'appât d'une grosse dot attirait dans ce filet.

Les conditions pour entrer en rapport avec l'agence n'étaient pas très onéreuses. On n'écorchait pas le client au début. C'eût été l'éloigner.

On n'exigeait qu'une provision de cent à cinquante francs, puis tant pour cent sur la dot.

Cette dernière clause n'était jamais un obstacle, l'épouseur pensant avec raison que plus ce prélèvement serait fort, plus par conséquent serait élevée la fortune de la fiancée.

L'agence spécifiait nette son rôle. Elle ne se chargeait pas, comme on serait tenté de croire, de "faire" le mariage. Elle se bornait à "aboucher les parties."

Il suffit à la comtesse de publier dans les journaux quelques annonces du goût de celle-ci pour se procurer un petit noyau de clients :

Jeune fille, 40,000 francs de dot, épouserait jeune homme aimable, même sans fortune.

Ou bien :

Demoiselle riche, pas difficile demande à se marier.

Ou encore :

Très riche héritière, mais avec tache, désire se marier avec monsieur honorable.

L'important pour elle et pour ses collaborateurs n'était pas qu'il vînt beaucoup de solliciteurs. On n'eût plus su où donner de la tête. Quelques-uns seulement, assez naïfs pour se laisser duper et pour payer, c'était tout ce qu'il fallait.

Voici maintenant de quelle façon les choses se passaient :

Lorsque le solliciteur se présentait, on mettait mille formes exquises à le recevoir.

La comtesse le faisait entrer dans un salon où se tenait le comte—son ami, de son vrai nom, Esprit-Louis-Emile Trubert de la Chapelle !—et l'on causait de la jeune fille sur laquelle le prétendant avait jeté ses vues.

Pendant cet entretien,—coup de théâtre,—apparaissait le personnage le plus curieux de ce procès, le soi-disant agent.

Celui-ci se mêlait familièrement de la conversation et y apportait même un tour enjoué. A peine avait-on prononcé le nom de la jeune fille.

—Ah ! mais je la connais très bien ! s'exclamait l'ecclésiastique, et si vous le désirez, je puis parler pour vous.

Le postulant se confondait en remerciements et, naturellement, acceptait un aussi précieux appui.

Le détroussement des clients.

C'est à ce moment précis que commençait l'arrosage, selon une expression fort pittoresque d'un des plaignants.

Il fallait, c'était la moindre des choses, faire un petit cadeau à ce bon évêque, qui si gracieusement offrait son concours.

On lui donnait... une bagatelle ! cent, deux cents, cinq cents ou mille francs, selon la fortune attribuée à la jeune fille à marier.

Ce n'était pas tout.

Cette dernière habitant invariablement la province, le futur épouseur devait avancer les frais de voyage afin de permettre à la comtesse d'aller entamer les premières négociations.

On devine dès maintenant le stratagème.

Chacun restait les pieds sur les chenets, puis au bout de quelques jours on faisait savoir au postulant une bien fâcheuse nouvelle.

Ou la demoiselle était mariée, ou bien elle avait quitté le pays, ou plus simplement encore elle était morte et enterrée.

Et pour le consoler de ce contretemps, surtout aussi pour "l'amorcer" de nouveau, on lui parlait d'un second parti bien plus avantageux que le premier.

Si une présentation était nécessaire et le cas se présenta plusieurs fois, la comtesse avait tout un personnel sous la main. Voici comment était composé ce petit groupe de figurantes : deux ou trois personnes de mœurs légères du quartier Rochechouart, une teinturière quadragénaire de la rue Saint-Lazare, une masseuse, la femme Crouzet, et quelquefois aussi sa nièce, une charmante jeune fille de dix-huit ans, qui se prêtait inconsciemment à ce rôle ridicule.

Tous les moyens pour soutirer de l'argent à l'aspirant étaient bons. Le malheureux devait à chaque instant dénouer les cordons de sa bourse.

Il fallut à certains d'entre eux une belle somme de crédulité et d'ingénuité pour ne pas s'apercevoir qu'on se moquait d'eux tout en les dépouillant.

Deux surtout ont fait preuve d'une confiance qui dépasse l'imagination.

Ils étaient la "vache à lait" de l'agence.

L'un est un agent d'assurances, M. Potel ; l'autre un garçon de lavoir, M. Normand.

La Course aux Millions.

Commençons par M. Potel.

Ce fut cette annonce magnifique qui l'amena chez la pseudo-comtesse de Vars.

Père infirme désire marier sa fille [deux millions de dot] à monsieur distingué. Rien des agences. Ecrire poste restante, C. de V..., etc.

Modestement, l'agent d'assurance s'était dit : je remplis merveilleusement la seule condition exigée. Il se mit sur son trente et un et, ganté comme un ministre, il arriva 22, rue Saint-Lazare.

Nous passerons sur les présentations, on les connaît.

La riche héritière habitait Nice et se nommait Taranty.

Premier versement, 500 francs. Cette somme était destinée à payer le voyage d'un agent dans le Midi.

M. Potel s'exécuta de fort bonne grâce et bâtit pendant l'absence du voyageur plus de châteaux en sa tête que celui-ci n'en vit défiler sous ses yeux de son compartiment.

La poste devait apporter quelques jours plus tard au trop confiant agent une mauvaise nouvelle.

Mlle Taranty était partie à Baden-Baden avec sa famille.

Nouvelle provision pour le second voyage et aussi pour rafraîchir le costume de l'agent.

M. Potel, avec un bon vouloir parfait et des manières justifiant ses prétentions à la plus parfaite distinction, donna ce qu'on exigeait de lui.

L'agent, se souciant autant de Mlle Taranty que de Potel, prit simplement le chemin de Toulon, où il se livra à mille escapades peu en rapport avec son caractère et qui resteront longtemps gravées dans le souvenir des habitants de la ville.

Cependant il fallait faire savoir à Potel que tout espoir était perdu.

L'agent d'assurances n'accueillit pas avec beaucoup d'enthousiasme cette désagréable révélation. Les millions lui échappaient. Il pouvait se fâcher.

La comtesse de Vars obvia vite à ce désagrément.

—Une de perdue, dit-elle à son client, dix de retrouvées.

Et deux jours après elle emmenait Potel à Meudon, où une certaine baronne de Pialat, sa complice, présentait le jeune homme à une blonde Anglaise également millionnaire qui achevait ses études en France.

Potel dut verser encore 500 francs pour un voyage à Londres. L'affaire rata, comme la précédente.

Une Comtesse russe.

Après une Anglaise, l'on offrit à l'agent d'assurance une Russe, la comtesse Jeanne Dolbowsky, riche de trois millions de roubles, qu'on avait fait venir d'Amiens, et dont le véritable nom était Marie Riquet, ancienne servante de brasserie.

Pour la troisième fois, le naïf coureur de dots se laissa prendre.

Les choses allèrent très loin. Mais un coup de théâtre se produisit ; en même temps qu'à lui, Marie Riquet avait été présentée à un certain Moser.

Potel découvrit le pot aux roses. Il manifesta hautement sa colère ; mais, très maligne, la comtesse de Vars lui avoua, pour l'amener à composition, qu'elle avait été elle-même trompée.

—La comtesse Dalbowsky, lui dit-elle, n'est pas plus Russe que vous et moi. C'est une coquine qui n'a pas un sou vaillant. Nous ne nous occupons plus d'elle.

L'agent, désireux de se venger, alla tout conter à Moser, qui fut très déçu en son amour-propre. Il croyait avoir séduit une véritable comtesse.

Pour le garçon de lavoir Normand, les mêmes trucs furent employés.

Sous le fallacieux prétexte de le présenter à de riches héritières, on lui fit verser des sommes importantes.

On alla dans les théâtres, à l'Opéra-Comique, à l'Opéra ; puis en province, à Nevers, à Toulouse, etc., et c'était toujours lui qui payait.

De même que Potel, Normand était hypnotisé par les millions et, malgré les contretemps qu'il éprouvait, il était toujours prêt à "financer", comme il le dit, espérant enfin arriver à un résultat.

Il ne l'a pas atteint.

En Correctionnelle.

Les prévenus, au nombre de neuf, sont : itout d'abord la comtesse de Vars, une petite femme sèche, d'un parler commun, et dont le manque de distinction eût certainement éveillé les soupçons de gens plus perspicaces ; Marie-Anne Crouzet, une masseuse qui, indistinctement, jouait les rôles de mère ou de tante des fiancées ; un agent d'affaires, G. Doré ; une veuve Meyer ; Berthe Grantagne, la jolie nièce de la teinturière, et enfin le fils Trubert.

Quatre autres inculpés étaient en fuite à l'ouverture des débats : Trubert de la Chapelle père ; Marie Niquet, la fausse Russe ; Anais Trappy, la teinturière, et enfin l'agent.

Depuis, celui-ci s'est constitué prisonnier, certain, disait-il, de prouver son innocence.

Il eût mieux fait à tous points de vue de rester dans l'ombre.

Son interrogatoire, loin de le disculper, a établi au contraire davantage sa complicité.

L'agent a cru émouvoir le Tribunal en prononçant de grandes phrases, mais il a manqué son effet.

Depuis, il a été pris de violents vomissements de sang et est dans un tel état de surexcitation nerveuse que les juges ont dû disjoindre sa cause pour le juger à une époque indéterminée.

Les débats ont en outre révélé le rôle suspect joué par une autre personne, qui a servi, notamment, dans l'affaire Normand, d'envoyer, d'entremetteur à l'agence.

Rien à signaler au corps des nombreuses audiences qui ont eu lieu depuis le 28 mai dernier.

Il y a été dit avec force détails tout ce que nous venons d'exposer.

Les plaignants ont été quelque peu gênés pour venir conter à la barre leurs mésaventures, d'autant mieux que le public, en belle humeur, soulignait par de francs éclats de rire chacune de leurs déclarations.

La comtesse de Vars seule ne riait pas. Excessivement nerveuse, elle interrompait les avocats, les témoins, voire même le Président.

Les Américains à Paris.

A l'occasion de l'anniversaire de la proclamation de l'indépendance des Etats-Unis, la chambre de commerce américaine à Paris a donné le 4 juillet un banquet à l'hôtel Continental, sous la présidence de M. Eustis, ambassadeur.

M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères, a prononcé un intéressant discours.

A noter cette phrase de l'allocution ministérielle :

Faire la paix et veiller sur elle quand elle existe, c'est là le tout de votre métier. Le ceux prendre autrement, ce serait trahir le mandat que la confiance des peuples nous a remis.

De l'important discours prononcé ensuite par M. Eustis, nous détachons le passage suivant où se révèlent, une fois de plus, les sentiments de vive sympathie dont le distingué diplomate est animé pour la France :

Les Américains fêtaient d'autant plus chaudement la République française sur sa stabilité toujours croissante et sur le fait qu'elle maintient dignement son rang ; car si les grandes nations, qu'ils ont le sentiment qu'une diminution de sa puissance et de son prestige serait un malheur pour l'humanité et la civilisation.

Après avoir rendu, en termes élevés, hommage à la mémoire du général Lafayette, M. James B. Eustis a fait un intéressant exposé des relations présentes entre l'Amérique et la France.

Ce dîner du 4 juillet est de tradition ; autrefois même, le représentant des Etats-Unis qui le donnait y invitait les membres du gouvernement français et le corps diplomatique. En 1795,—il y a juste un siècle,—la fête eut un certain éclat. Monroe, qui était alors ministre plénipotentiaire des Etats Unis à Paris et qui devint plutard président de la république, donna un grand dîner de trois cents couverts où se trouvèrent plusieurs membres de la Convention et les représentants des puissances neutres.

Les soirées fut fort belle ; les journaux du temps racontent que "le civisme, l'ordre, la concorde et l'harmonie qui y présidaient ont offert le tableau intéressant d'une famille unie", et que "une musique harmonieuse a joué, pendant le repas et à la fin de chaque toast, des airs patriotiques et analogues à la fête".

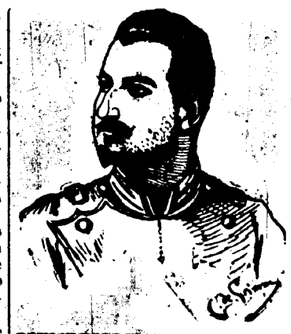
On se plaint beaucoup aujourd'hui de la quantité de toasts qui émaillent les banquets officiels. Qu'est-ce auprès de ce qui se passait du temps de de nos pères ! Dans ce dîner du 4 juillet 1795 (15 messidor an III), il n'y eut pas moins de quinze toasts portés, disent les comptes rendus, "avec cette sensibilité et cet enthousiasme qui caractérisent les vrais amis de la liberté et de l'égalité".

La liste de ces toasts est curieuse ; elle vaut que nous la donnions en entier :

1. Au 4 juillet ;
2. Aux Etats-Unis d'Amérique ;
3. A la république française ;
4. Aux puissances amies des Etats-Unis et de la république française ;
5. Au président des Etats-Unis et au congrès ;
6. A la Convention nationale de France. "Puisse-t-elle, dit l'orateur, achever sa longue, importante et périlleuse carrière, en établissant une constitution sur des principes de sagesse, de liberté et d'égalité, et assurer, jusqu'à la postérité la plus reculée, l'indépendance et le bonheur du peuple français !"
7. A la liberté des mers ;
8. Aux phalanges intrépides de la république française. "Puissent les vertueux citoyens qui les composent, jouir, dans la retraite et au sein d'une patrie reconnaissante et généreuse, des fruits précieux de cette liberté que leurs illustres travaux et leurs victoires éclatantes ont justement mérités !"
9. A la mémoire de ceux qui ont combattu et qui sont morts en défendant leur pays et la liberté publique. "Puissent des lauriers ombrager leurs tombeaux et leurs services vivre à jamais dans les cœurs d'une postérité reconnaissante !"
10. A l'agriculture ;
11. Au commerce ;
12. A la justice, à l'humanité et à la probité. "Puissent ces grands principes caractériser à jamais les conseils des gouvernements libres !",
13. Aux sciences, aux arts et aux hommes distingués, "qui en sont les plus beaux ornements" ;
14. Au beau sexe des deux hémisphères (*etc*) ;
15. A ceux de nos compatriotes (Américains) et de nos amis qui sont assemblés en Amérique ou ailleurs "pour célébrer cet anniversaire si important dans les annales de notre pays".

Ces toasts furent l'occasion de manifestations enthousiastes ; les convives des deux nations, disent les journaux, se donnèrent, par des embrassements mutuels, le gage des sentiments qui devraient éternellement les unir ; puis, on se sépara au moment où la musique jouait l'air si bien "analogue à la circonstance" : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille !*

Cette scène curieuse, dont le récit peut nous faire légèrement sourire aujourd'hui, n'était-elle pas intéressante à rappeler !



PRINCE FERDINAND DE BULGARIE.

Grande Bulgarie, grande Serbie, grande Grèce,—car tous ces petits pays veulent s'agrandir,—sont en lutte dans la Macédoine, qui pourtant est déjà retenue et occupée de droit et de fait par la Turquie. Les populations des Balkans sont d'une turbulence qui explique parfaitement les causes naturelles de l'anéantissement séculaire qu'elles ont subi. Voltaire, avec son intuition de la vérité historique, a dit que ces peuples se seraient dévorés, si les Ottomans n'y avaient mis le holà. C'est vrai, c'est l'asservissement seul qui les a conservés. L'Europe, qui n'aime pas le bruit, ne saurait s'accommoder de ces élèves indisciplinés qui encombrent la classe de diplomatie. C'est déjà beaucoup que, par suite du peu d'importance de la question, on ait laissé violer le traité de Berlin, tant par l'intronisation du prince Ferdinand que par l'union morganatique de la Bulgarie et de la Roumélie ; il ne faut pas que cette condescendance crée un précédent. Le *statu quo* des Balkans fait partie du droit public ambiant et doit être rigoureusement respecté.

Lettre d'un officier français
RETOUR DE KIEL

Un officier qui faisait partie de l'escadre française aux fêtes de Kiel a adressé à un de ses amis la lettre suivante dont les détails sont intéressants :

Mon cher camarade,

....Le 20, à sept heures et demie, nous appareillons pour entrer dans l'écluse, peu après nous donnons dans le canal. Sa longueur est de 96 kilomètres. Sur tout son parcours, énorme affluence de public : des corporations, des écoles, des bannières, des musiques ; de nombreuses troupes, infanterie et cavalerie, sont échelonnées par petits paquets ; en certains points, quelques régiments sont déployés. Au passage du *Surcouf*, les troupes présentent les armes, les musiques partent, les hourras sont étourdissants, les mouchoirs et bannières s'agitent ; nous saluons correctement. La garde rend les honneurs aux troupes qui sont massées. Deux grands paquebots allemands qui nous précèdent touchent et accrochent en quelques points ; cela nous donne un peu de retard. Sur les deux tiers du parcours, pays plat, monotone, riche en pâturage ; sur le dernier tiers, le terrain se relève, les collines se modèlent, de jolis bois apparaissent, le pays devient engageant.

Mais, en cette partie, le canal est sinueux, les courbes sont à trop faible rayon, la navigation demande une surveillance *extrême* pour ne pas venir accrocher, avec une de nos hélices, la berge opposée.... comme l'a fait l'aviso qui nous suit.

Je ne vois pas les Allemands faisant passer *facilement* de gros cuirassés dans ce canal....

A sept heures un quart, nous débouchons à Holtenau, dans la rade de Kiel, et prenons notre mouillage ; sans avoir le temps de dîner, je vais au bal de l'Académie de marine. Il y a 4,000 personnes ; pas une seule femme agréable, excepté quelques étrangères. Il paraît que c'est la règle pour l'Allemagne du Nord où les hommes sont, dans leur genre, bien mieux que les femmes.

Pendant que je me livre à ces observations désagréables, l'Empereur arrive ; il quitte le bal presque aussitôt.

Pluie torrentielle ; le feu d'artifice malgré toutes sortes d'excitations, ne veut pas partir.

Le 21, dans la matinée, solennité de la pose de la dernière pierre du canal à Holtenau.

Des tribunes gigantesques, des milliers de spectateurs, tous les uniformes possibles.

Le 1er régiment de la garde, avec la coiffure en forme de mitre pointue du temps de Frédéric, fait le service d'honneur—les deux jeunes enfants de l'Empereur sont à droite du régiment et ils gardent une tenue aussi parfaite que les grenadiers.

L'Empereur lit un discours—la garde et les spectateurs allemands poussent les trois cris réglementaires de "Hoch". L'Empereur rentre avec l'Impératrice dans un canot à rames d'une apparence vraiment trop rustique.

A trois heures, on s'aligne sur tous les navires pour la revue de l'Empereur. Comme toutes les marines, nous le saluons de trois hourrahs (chez nous, on pousse sept cris pour le chef de l'Etat).

A sept heures, nous allons au grand banquet de l'Empereur, à Holtenau. Salle gigantesque, en forme de vaisseau à trois ponts, 1,100 couverts. Dîner très bien ordonné et, chose plus remarquable, admirablement servi. Après le dîner, on va fumer sur la terrasse. L'Empereur arrive et tient un cercle—l'ambassadeur nous présente—nous causons avec l'Empereur, pendant une demi-heure. C'est le *Dupuy-de-Lôme* qui fait les principaux frais de la conversation. Toutes les marines et l'Empereur l'ont admiré. L'Empereur parle avec un sentiment *absolument juste* des questions très particulières du métier—il parle de nos chaudières de Belleville et d'Albert qu'il va adopter, dit-il, etc. Bref, c'est une conversation entre hommes du métier, et pas un mot, pas une idée qui détonne.

C'est un homme *vigoureux*, à l'air hardi, impérieux, qui doit être violent. On le sent pénétré des choses de la guerre... C'est sûrement quelqu'un.

L'Empereur a été, en somme, d'un accueil très aimable et, comme je vous le dis, est resté une demi-heure causant avec nous.

Nous rentrons à minuit. Nous allons appareiller de suite pour le deuil de Carnot.

A une heure, notre division appareille au signal, se masse rapidement et défile roudement, en ordre parfait, au milieu de toutes les lignes. Pas un mot, pas un bruit, et nous voilà dehors.

L'amiral, au jour, signale à la division : satisfaction de manœuvre—double ration—levée des punitions légères. Il est content de sa division, l'amiral.

Un mot sur les Russes.

Les deux divisions russes et françaises se sont rencontrées dans le Grand Belt et sont entrées en colonnes par division ; cela a jeté un froid chez les Allemands. Du reste, les Russes se montraient très montés contre les Allemands et nous témoignaient, à tout propos, leur sympathie excessivement vive.

Maintenant, nous rentrons à Cherbourg où nous allons, je pense, trouver l'escadre qui a dû rallier. On y attend, je crois, la division espagnole qui était à Kiel..... Allons, le dernier toast n'est pas encore porté.....

UN OFFICIER FRANÇAIS.

Un engagement à Madagascar.

Le général Duchesne, commandant en chef du corps expéditionnaire de Madagascar, télégraphie de Majunga les nouvelles suivantes au ministre de la guerre :

Le 29 juin au matin, plusieurs milliers de Hovas ont attaqué d'une manière sérieuse notre poste avancé de Tsaramasatra qu'occupaient la 6e compagnie du régiment algérien, une section de la 16e batterie et un peloton de cavalerie. Cette attaque a été repoussée par le commandant Lentonnet qui, à l'arrivée de deux compagnies de renfort venant de Behanana, a pris ensuite l'offensive et a forcé l'ennemi à reculer de plusieurs kilomètres.

Le général Metzinger, parti de Suberbieville avec le 40e bataillon de chasseurs et la 16e batterie, a atteint Tsaramasatra dans la soirée.

Ce matin 30 juin, cet officier général a attaqué les Hovas en position sur le Beritzoka. L'attaque a été menée très énergiquement par les chasseurs et une compagnie de tirailleurs appuyés par deux sections d'artillerie. Le position a été enlevée et les Hovas coupés et rejetés dans les ravins. L'ennemi a éprouvé de grandes pertes.

Succès considérable. Deux camps ont été surpris : 470 tentes, le drapeau de la Reine, un canon et tous les approvisionnements en vivres, munitions, effets sont tombés entre nos mains. Nos pertes sont peu importantes : deux tués, quinze blessés.

Un poste avancé avait été poussé par le général Metzinger jusqu'à Tsaramasatra, à 20 kilomètres environ au Sud de Mevetanana, tandis que le général Duchesne achevait la concentration de sa petite armée à Mevetana et Suberbieville, organisant sur cette ligne une base de ravitaillement solide, indispensable pour assurer ses opérations ultérieures dans la direction de Tananarive.

C'est l'attaque de ce poste de Tsaramasatra par les Hovas qui a amené le combat de Beritzopa, le premier engagement sérieux de la campagne, et dont la brillante réussite est de bon augure pour la suite des opérations.

UNE RELIQUE DE LA BASTILLE.

S'il y a une croyance bien enracinée, c'est qu'on a démoli la Bastille, et que sur ses ruines, pendant toute la Révolution, on a dansé aux accents de la *Carmagnole*.

Eh bien, il y a encore des restes de rempart de la vieille forteresse dont la chute fut le signal de la Révolution, dit une feuille parisienne.

Allez rue Lesdiguières, à gauche du boulevard Henri IV, à la deuxième ou troisième maison, au fond d'une cour peu large, contre un mur au contrefort épais, aux larges assises aux pierres de forte taille, est appuyé un hangar. Eh bien, ce mur est ce qui reste de l'ancien mur de ronde de la forteresse ; cette partie de mur était située à peu près à égale distance de la porte d'entrée de la rue Saint-Antoine et du Petit-Arsenal.

Le mur était beaucoup plus élevé, il a été écrêté à la hauteur du chemin circulaire de ronde, qui consistait en une galerie, en encorbellement appuyé sur des poutres inclinées.

La rue Lesdiguières n'était à l'époque de la prise de la Bastille qu'un long passage dont les issues étaient fermées par une double grille et qui avait été percé sur l'emplacement de l'ancien hôtel Lesdiguières, qu'habita Pierre-le Grand.

C'est par le passage Lesdiguières que le peuple put s'introduire dans les jardins particuliers du gouverneur de Launay qui étaient situés immédiatement derrière la partie du mur conservé.

Le passage fut démoli vers 1792 et la rue actuelle fut percée.

DEPECHES
Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

Les courses d'Angleterre.

Presse Associée.

Londres, 16 juillet—C'était aujourd'hui l'inauguration de la seconde réunion de juillet à Newmarket.

Dans la course du Trial Plate, Virago, à M. Singer, est arrivé premier ; Banquet, le cheval américain appartenant à M. F. Dwyer, a pris la place ; Golden Slipper à M. C. Archer, était troisième. La course, d'une valeur de deux cents souverains, avait réuni onze partants.

Harry Reed, appartenant à M. Dwyer, a gagné un prix à réclamer de 103 souverains. La course, de trois-quarts de mille, a réuni dix partants.

Acrefield, à M. J. H. Houldsworth, était deuxième ; Barbarossa, au duc de Hamilton, a pris la troisième place. Harry Reed était le favori.

Les élections anglaises.

Presse Associée.

Londres, 16 juillet—A deux heures de l'après-midi, les élections générales avaient donné les résultats suivants : 160 Conservateurs ; 22 Unionistes ; 26 Libéraux ; 7 McCarthystes ; 4 Parnellistes.

Ont été élus sans opposition : Charles D. Tanner, division du centre de Cork, anti-Parnelliste ; division sud de Leitrim, Jasper Tilly, anti-Parnelliste ; le très honorable Alexander S. Hill, conservateur, division Kingswinford du Staffordshire ; H. A. Bass, unioniste, division ouest du Staffordshire ; lord Edmond Talbot, conservateur, division sud-ouest du Sussex ; Edward Saunderson, conservateur, division nord d'Armagh ; le vicomte Curzon, conservateur, division Wycombe du Buckinghamshire ; James A. Campbell, conservateur, Université de Glasgow et d'Aberdeen ; Alfred Webb, anti-parnelliste, division ouest de Waterford ; Edmond F. V. Knox, anti-parnelliste, division ouest de Cavan ; Thomas M. Sandys, conservateur, division sud-ouest du Lancashire (Bootle) ; Arthur F. Jeffries, conservateur, division nord, en Basingstoke, du Hampshire ; le très honorable Lord Arthur Hill, conservateur, division ouest du comté de Down.

Les résultats suivants ont été reçus de la division contestée de Grimsby : le très honorable Heneage, unioniste, a obtenu 4,196 voix ; G. Doughty, libéral a reçu 4.347 suffrages, une majorité de 181 en faveur des Libéraux. Aux élections de 1892, le candidat libéral avait obtenu 4 201 suffrages contre 3,565 au candidat unioniste. La majorité des Libéraux était donc de 636, de sorte qu'ils ont perdu 455 voix dans ce district.

A Sunderland, les suffrages des électeurs se sont répartis de la façon suivante : W. T. Doxford, conservateur, 9833 ; Sir E. T. Gourley, libéral, 8232 ; S. S. Storry, libéral, 8189.

Elus sans opposition : Thomas J. Condon, anti-Parnelliste, division est de Tipperary ; Charles H. Combe, conservateur, division Chertsey du Surrey ; John B. Roberts, division Eiffon du Caernarshire ; John Fincane, anti-Parnellite, division est de Limerick.

Abel Smith, conservateur, Christ Church ; James Rankin, conservateur, division Leominster du Herfordshire ; Justin McCarthy, du parti national, division nord de Sandford ; Michael Davitt, parti national, division est de Kerry ; l'honorable Henry Cabitt, conservateur, division sud-est de Surrey.

Les finances égyptiennes.

Presse Associée.

Washington, 16 juillet—Le conseil général des Etats-Unis au Caire, M. Penfield, envoie au gouvernement un long rapport sur les finances égyptiennes. Ce document montre que malgré la diminution de près de moitié du taux d'intérêt, la dette de l'Egypte s'est augmentée d'environ 40 millions de dollars depuis l'occupation anglaise.

M. Penfield déclare que cette dette est écrasante pour une population agricole de 7 millions d'habitants, dans un pays d'une surface de 9,000 milles carrés de sol cultivable, où la main-d'œuvre n'est payée que vingt cents par jour. Les Américains, dont les dettes sont trop insignifiantes pour être considérées, peuvent bien prendre en pitié le sort des Egyptiens dont chacun, hommes, femmes et enfants, doit $82,70.

Le conseil des Etats-Unis ajoute que les cultivateurs américains seront surpris d'apprendre que certains agriculteurs égyptiens paient $8 80 d'impôts par acre de terre, et que la moyenne est de $4 56 par acre et par année.

La Question Irlandaise.

Presse Associée.

Londres, 16 juillet—Au sujet des querelles entre les diverses factions du parti irlandais, le *Chronicle* s'exprime ainsi aujourd'hui : "Les populations sont fatiguées des misérables querelles irlandaises et des farceurs par qui la grande cause est traînée dans la boue.

Nouvelles Américaines.

Dans la Sonora.

Presse Associée.

Tucson, Arizona, 16 juillet—H. A. Crowley, un des Américains victime de l'arrestation à main armée de la diligence de Nacozari, dans la Sonora, est arrivé à Tucson, aujourd'hui.

M. Crowley établit qu'il a été, avec le comptable de la compagnie des mines de Nacozari, Edward Woodruf, en venant d'El Paso avec l'argent destiné au paiement des ouvriers, ainsi que le cocher, un Mexicain nommé Moreno, attaqué par trois hommes embusqués près de Cochuta. Il a été entraîné dans la brousse et dévalisé.

Edward Woodruf a pu s'échapper et se réfugier dans un ranch du voisinage. Les voleurs se sont emparés de la valise de Woodruff contenant 6,000 dollars en monnaie mexicaine, et 2,000 dollars en or américain. Le cocher, qui a fouetté ses chevaux et a tenté d'échapper aux bandits, a été tué raide d'un coup de fusil.

Le vol a été annoncé aux autorités, et en douze jours, sous la direction du gouverneur de la Sonora, le Président de Prontreras était mis en état d'arrestation. Peu après Tribolot était arrêté ainsi que son gérant et deux de ses employés ; ils étaient capturés le lendemain vers six heures par le major Moldre, à environ six milles de la place du vol.

Quinze cents dollars de l'argent volé ont été retrouvés dans la demeure de Tribolot.

L'individu qui a dévalisé Crowley dans la brousse s'est échappé, mais il a été pris ensuite, et exécuté en présence de toute la population d'Opoura.

Les autorités ont, annoncé-t-on, les noms de quarante individus plus ou moins compromis dans le vol, et qui se sont dispersés dans toutes les parties de la région pour éviter l'arrestation.

Les grèves de l'Ohio.

Presse Associée.

Bellaire, Ohio, 16 juillet—Tous les mineurs du district de Girgina, dans l'ouest de l'Ohio, qui travaillaient au dessous du prix fixé de 60 cents, se sont mis en grève ce matin. Le district comprend Glendale, Moundsville, Glenwood et South Wheeling.

Plus de mille ouvriers ont quitté le travail, et ils seront suivis de tous ceux qui n'obtiendront pas actuellement le taux fixé. Les directeurs pensent qu'ils éprouveront peu de difficultés à remplacer les grévistes.

L'Assassin Holmes.

Presse Associée.

Indianapolis, Indiana, 16 juillet—Le *Journal* publie aujourd'hui un article contenant une déclaration du jeune Pietzel, le frère d'Alice et Nellie Pietzel, dont les cadavres ont été, supposé-t-on, retrouvés hier à Toronto, et qui ont été, sans aucun doute, assassinés à Indianapolis le 6 octobre dernier, probablement par l'escroc d'assurances Holmes, maintenant en prison à Philadelphie.

On a découvert qu'un certain cocher de messageries, après entente avec Holmes, s'est présenté à cette date au vieux Circle House et a emporté, par une porte de derrière, une malle qui contenait probablement les corps des deux enfants. Le cocher, du nom de Louis, a reconnu le portrait de Holmes pour celui de l'individu qui l'a employé.

Les trois enfants Pietzel étaient installés à Cincinnati dans trois hôtels différents, sous la garde de Holmes.

Le détective Frank Geyer, de Philadelphie, qui s'occupe depuis longtemps de cette affaire à Indianapolis, déclare que le filet se resserre de plus en plus autour de Holmes, et qu'il sera prouvé que cet individu, est, au delà du doute, l'assassin des enfants Pietzel.

En congé.

Presse Associée.

New York, 16 juillet—L'honorable Lewis Baker, ministre des Etats Unis au Costa-Rica et au Nicaragua, est arrivé à New-York, de Port Limon, par le steamer Alisa.

M. Baker était depuis quelques mois à San Jose, la capitale du Costa-Rica, pour affaires et pour sa santé qui n'est pas très bonne depuis un certain temps. Il se rend dans sa famille pendant un court congé. Il compte repartir dans soixante jours. Il résidera pendant son congé à Larchmont.

En Danger d'être Lynchés.

Presse Associée.

Omaha, Nebraska, 16 juillet — Une dépêche spéciale de Butte, Nebraska, à l'*Abeille* d'Omaha, dit que la croyance générale est que les voleurs qui ont été capturés par les *Vigilants* dimanche dernier, ont été lynchés.

Les *Vigilants*, partis depuis plusieurs jours à la poursuite des *rustlers*, les ont trouvés installés dans un camp retranché à Fair, prêts à défendre le produit de leurs vols. La forteresse a été cernée, et les mécréants ont vite reconnu la futilité de leur résistance, et se sont rendus. Ils ont été promptement désarmés, entravés, placés sur leurs chevaux et emmenés vers l'ouest, probablement